L’encre du diable

« Diplôme de journalisme attribué à J… »

Le méritais-je vraiment ? J’avais consacré plus de temps à faire la fête qu’à mes études et ce fut par miracle que j’obtins mon diplôme ! Bien sûr, sans recommandation, je ne pouvais intégrer un grand groupe de journalisme, mais je fus heureusement retenu dans l'équipe d’un petit journal du premier arrondissement de Paris.

Mes débuts s'avéraient compliqués. Embrumé par mes nombreuses nuits de fêtes et de jeux, j’étais en panne d’inspiration pour proposer des sujets à mon journal.

2.

Un jour, alors que je me rendais les pieds de plombs à mon journal, sans la production attendue, je vis une magnifique machine à écrire dans la vitrine d'une étrange boutique, mi antiquaire mi bazar, au six cent soixante-six rue de Rivoli.

« Cela tombe à point nommé ! » me dis-je. En effet, ma machine à écrire, renversée lors d’une soirée dans mon logis parisien, avait rendu l’âme. Bien décidé à l’acquérir, je poussai la lourde porte d’entrée de la boutique. Le marchand, un vieil homme voûté et repoussant, m'accueillit froidement et se présenta : “M. Zébuth”. Lorsque je lui fis part de mon intérêt pour l’objet en vitrine, il changea d’expression et me dit : « Alors, vous souhaitez cette machine à écrire ? Très bien, je vous l'offre ! ».

Il ajouta avec une voix rieuse, tandis que ses yeux globuleux me fixaient intensément :

« Vous n’en serez pas déçu ! ».

D'abord surpris de cette proposition, je l'acceptai immédiatement et rentrai chez moi, la machine à écrire sous le bras.

Au lieu de me remettre en route, je décidai de fêter ma trouvaille, et installa ma machine à écrire pour rédiger un billet d’absence, prétextant que j’étais malade. Hélas, je ne pus profiter de ma journée volée, terrassé par une migraine.

3.

Quelques jours plus tard, le journal me somma de rendre mon article, sous peine de renvoi. N'ayant pas pris le temps de faire la moindre enquête, je décidai d’inventer un événement : l’incendie d'un entrepôt dans le quatorzième arrondissement de Paris. Je m’installai face à ma machine à écrire et rédigeai la fausse information. Au moment où je retirai la feuille, j’éprouvai un horrible malaise. N’ayant pas d’autre choix si je voulais garder mon poste, j'envoyai malgré cela mon article au rédacteur en chef du journal. La nuit qui suivit, mon sommeil fut hanté de cauchemars.

Le lendemain, je me réveillai aussi fatigué qu’après une nuit de débauche et me vêtis péniblement. Soudain, je fus envahi par le même malaise que la veille. Je décidai de prendre l'air pour y remédier. Mes pas me conduisirent sans m’en rendre compte vers ce même entrepôt du quatorzième arrondissement, sur lequel j’avais inventé une histoire pour mon journal.

A mesure que j’approchais, je fus frappé par une intense odeur de brulé et une agitation anormale pour cette heure matinale. Je vis bientôt un grand rassemblement et plusieurs équipes de pompiers qui tentaient de venir définitivement à bout d’un incendie très ravageur. Une vieille dame assistant à ce drame, m’informa que l’incendie s’était déclaré la veille à 18h30 dans l’entrepôt, et que sa cause n’était toujours pas identifiée. C’était précisément l’heure à laquelle je terminai mon article inventé ! Cela ne pouvait être le fruit du hasard.

« Comment avais-je pu deviner ce qui allait se passer ? ».

« Etait-ce ma machine à écrire qui m’avait inspiré cette histoire ?

Tout me revint alors à l’esprit : le billet d’absence tapé sur ma machine à écrire suivi de la violente migraine, ainsi que d’autres petits événements survenus chaque fois que j’avais utilisé mon nouvel outil de travail. Une idée folle me vint alors à l’esprit : « Et si ce que je tapais sur ma machine à écrire se réalisait ? ».

4.

Je rentrai chez moi, consterné par ce que je venais de comprendre, et envahi par un sentiment impossible à décrire. Je me surpris à me demander jusqu’où le pouvoir de la machine pouvait aller et ce qu’elle pouvait m’apporter. Mais je me dis immédiatement qu’il ne fallait pas user de celui-ci et qu’il pouvait s’avérer dangereux, et décidai de ne plus utiliser la machine à écrire.

Le lendemain, mon journal m’envoya ses chaudes félicitations pour mon premier article et me demanda d’en rédiger un autre. Je ne fus pas plus inspiré, et préférai rejoindre des amis pour la journée. Le soir venu, dans l’impasse, je ne pus résister à taper une nouvelle fiction sur ma machine à écrire.

A partir de ce jour, mon règne commença. C'était tellement facile ! Il me suffisait de relater sur ma machine à écrire un braquage de banque, un meurtre, une explosion et toutes sortes de tragédies dont les gens raffolent, puis d'envoyer mon article au rédacteur en chef. Et le lendemain, j’accourrai sur la scène du drame et contemplai ma puissance.

Très rapidement, mon talent pour les scoops me valut la promotion de rédacteur en chef, et je devins le journaliste le plus prisé de la capitale. Mes ennemis, je les supprimais dans les incendies et règlements de compte. Je régnais !

Malgré cela, je n'étais pas heureux. Les vies que j'avais supprimées et cette gloire non méritée commençaient à me hanter. Désormais, à chaque fois que je retirais un papier de la machine à écrire, il me venait un malaise de plus en plus grand. Je n'allais pas bien, ma conscience ne me laissait aucun répit, je pourrissais de l'intérieur.

5.

Au bout de deux ans de gloire, je pris ma retraite, car je finis par me haïr. J’étais lucide sur mon sort : je n’étais rien sans ma machine à écrire. Pire encore, la renommée de mon journal était fondée sur les drames que j’inventais et je déclenchais chaque jour. Je me détestais car j’étais trop peureux pour me dénoncer, trop faible pour arrêter et je vivais sur le malheur des autres. Tout cela était à cause de la machine à écrire.
Je finis par vouloir m’en débarrasser, mais le marchand et sa boutique avaient disparu. Je ne pouvais pas la rendre.

6.

Mon histoire touche à sa fin. Installé dans ma villa face à cette machine à écrire dont je suis prisonnier, je m’apprête à taper son épilogue. Je suis désespéré. Je n’ai pas réussi à m’en séparer, je vais donc devoir la détruire. Je veux qu’il n’en reste plus un seul morceau. Après mure réflexion, la seule solution est de la faire exploser. J’ai l’impression d’être fou.

Je rassemble mon courage, et écris : « Je suis désolé d'informer mes chers lecteurs que ma machine à écrire a explo… ». A chaque lettre mes doigts deviennent plus lourds. Ma vue se trouble, mais malgré le vertige et la peur, je me concentre pour aller jusqu’au bout et terminer ma phrase : « ma machine à écrire a explosé ! ». La machine à écrire se met à vibrer de fureur.

Le lendemain, on peut lire à la une du journal du premier arrondissement :

*« Nous avons la tristesse d'informer nos lecteurs qu’une explosion s’est produite dans la villa du célèbre journaliste Monsieur J... Son cadavre a disparu. Seule une feuille de papier a été retrouvée intacte dans les décombres. Elle nous livre une histoire si incroyable que nous avons décidé de la publier.*